

Sous la direction de
Jean-Marie Guénois
et Marie-Noëlle Thabut

Les grandes figures de la Bible

Tallandier/Le Figaro

© Éditions Tallandier/Le Figaro, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3209-5

Sommaire

Prologue de <i>Jean-Marie Guénois</i>	9
Introduction de <i>Marie-Noëlle Thabut</i>	15
ADAM ET ÈVE	
<i>Floriane Chinsky</i>	23
NOÉ	
<i>Marc-Alain Ouaknin</i>	37
ABRAHAM	
<i>Marie-Noëlle Thabut</i>	55
JACOB	
<i>Yann Boissière</i>	75
JOSEPH LE PATRIARCHE	
<i>Laurent Challan Belval</i>	93
MOÏSE	
<i>Fabrice Hadjadj</i>	111
RUTH	
<i>Patrick Kéchichian</i>	135
DAVID	
<i>Philippe Lefebvre</i>	151

LES GRANDES FIGURES DE LA BIBLE

SALOMON	
<i>Marie-Noëlle Thabut</i>	167
ÉLIE	
<i>Martine Millet</i>	183
ÉZÉCHIAS	
<i>Alexis Leproux</i>	195
JÉRÉMIE	
<i>Lukasz Popko</i>	211
JOB	
<i>Marie-Noëlle Thabut</i>	227
JEAN LE BAPTISTE	
<i>Alain Joly</i>	245
MARIE	
<i>Michel-Marie Zanotti-Sorkine</i>	259
JÉSUS	
<i>Jean-Christian Petitfils</i>	275
PIERRE	
<i>Jean-Philippe Fabre</i>	301
PAUL DE TARSE	
<i>Régis Burnet</i>	315
MARIE-MADELEINE	
<i>Renaud Silly</i>	329
JEAN LE DISCIPLE	
<i>Guillaume de Tanouïarn</i>	343
<i>Les auteurs</i>	361
<i>Remerciements</i>	363

Prologue

Jean-Marie Guénois

La Bible est le *best-seller* absolu de toute l'histoire du livre. Elle parle de Dieu, et c'est son premier objet. Mais elle constitue aussi un emboîtement d'histoires plus ou moins saintes, grandioses et parfois sordides, qui parlent du plus intime du cœur de l'homme. Une telle visée ne saurait être enfermée dans aucune interprétation standardisée ou officielle.

S'aventurer dans l'univers de la Bible par des portes dérobées qui assument la pluralité des lectures, juive ou chrétienne. Écouter le récit de vies tumultueuses, découvrir des visages : c'est tout le sens, l'intérêt et le projet de ce livre sur les figures de la Bible.

L'autre idée-force est de ne pas se mettre à la place du texte de référence qu'est la Bible. Ni de se considérer comme la référence... des ouvrages de référence. Opter plutôt pour un travail d'antichambre. Il vise à introduire dans la grande pièce d'apparat qu'est le texte biblique lui-même pour qui désirera aller plus loin. C'est toute la modestie et l'ambition de cette œuvre : faire connaissance avec les figures de la Bible et pourquoi pas les fréquenter ensuite.

Car la Bible apparaît trop souvent comme une forteresse imprenable. Il faudrait être diplômé d'une Yeshiva, école rabbinique, pour y comprendre quelque chose. Ou sortir d'une

faculté de théologie catholique, orthodoxe ou protestante pour capter son sens. Bible de docteurs ou de spécialistes, mais Bible infréquentable pour le commun des mortels. Ou pire : Bible scolaire, rébarbative. On est en droit d'imaginer que Dieu lui-même pourrait se fâcher contre ces exégètes de tous bords, spécialistes du ciseau, coupeurs de cheveux en quatre, en huit, en seize. Capable de retailler à loisir le fragment de texte restant pour n'en laisser qu'une charpie, pure sur le plan sémantique mais vide de toute essence mystique. Si Dieu avait eu un plan dans ce projet fou, ce ne pouvait être une inaccessible Bible de savants, sèche comme de la paille.

Dans le genre forteresse, il y a aussi l'intouchable Bible des intransigeants. Chaque fragment y est à ce point sacré que la seule interprétation possible siège dans le cerveau de l'unique et exceptionnel maître spirituel, « le » seul détenteur du sens, envers et contre tous. Cela dit, la Bible est fondamentalement un texte sacré pour les croyants et un patrimoine culturel de l'humanité pour les agnostiques ou athées. Mais pas question pour autant « d'occuper » cet espace sacré, au sens métaphysique et culturel, pour y décréter sa propre loi. La Bible n'est pas l'apanage de gourous religieux qui en feraient leur cité interdite.

Ce serait alors une Bible pour tous ? Pas davantage. Quel que soit le degré de foi ou de non-foi du lecteur, ce monument est un en soi. Il tutoie le mystère divin ou le mystère tout court. Et il est là, incontournable.

Dès lors, comment avancer ? C'est une autre idée de ce livre. Être allé à la recherche d'une qualité d'auteurs d'une large diversité dans leurs cultures, genres littéraires, confessions, sensibilités aussi, pour leur demander de dresser le portrait d'une figure biblique qu'ils aiment et connaissent. Portrait d'un ami en somme, sans trop de condescendance, ni

trop plein de science, sinon la juste dose pour ne pas passer à côté de l'essentiel.

L'essentiel, voilà peut-être le mot le plus juste. Un portraitiste, qu'il soit dessinateur, peintre ou photographe, saura trouver les traits signifiants de la personne dont il brosse l'effigie. Il n'est pas exhaustif, il procède par touche de lumière, met en valeur, estompe le superflu. Il nous fait goûter. Nos auteurs ne sont pas d'abord des savants (ils le sont tous en réalité mais ce n'est d'abord pas pour cela qu'ils ont été choisis) mais des goûteurs. Ce sont des « taster-divins ». N'aime-t-on pas se fier aux conseils du fin connaisseur devant une vieille bonne bouteille ? Il nous guide sur le chemin de la dégustation, nous aide à sentir ce qu'il ne faut pas rater.

Qu'ils soient ici vivement remerciés pour la qualité de ce qu'ils ont écrit et surtout pour la justesse de leur regard. Ils ont choisi l'œil du portraitiste. Ces dix-huit-là ne sont ni prophètes, ni apôtres. Ces intellectuels et écrivains, hommes et femmes de foi pour la majorité, acceptent de s'inscrire dans une tradition qui les dépasse et qu'ils abordent à leur manière. Ce qui donne de la hauteur à leur écriture. De la largeur de vue aussi. Et tellement de profondeur.

Tous auront réussi à faire mentir une sorte de fatalité qui s'attache au livre religieux ou aux questions religieuses. On pourrait résumer ce fléau à une trilogie : celle des « trois r ». Ce ne sont pas les trois rois, il y en a suffisamment dans la Bible et il serait inutile d'en rajouter. Ce sont trois mots : religieux, rasoir, ronchon. Un monde « religieux » qui serait ennuyeux par nature... Or, le religieux est tout sauf ennuyeux. On redécouvre même actuellement la puissance transcendante de la réalité de la religion dans les sociétés et sa pertinence intellectuelle, culturelle, civilisationnelle. Ce livre, moderne et fort ancien, le démontre par de multiples histoires, per-

sonnages, mythes, croyances. Ils sont plus passionnants que jamais. Pourquoi ? Parce que nous comprenons aujourd'hui que ce monde de la Bible nous façonne encore et toujours.

Ce livre démontre ensuite que le religieux n'est pas « rasoir ». Dans le genre vieilles histoires bonnes pour des grands-mères ou pour des naïfs, des faibles. Non, elles sont d'une tonicité inhabituelle ! Rien à voir avec les héros virtuels, siliconés, optimisés, des jeux vidéo ou du cinéma en 3D. Ces héros bibliques surgissent d'une antique et authentique Terre sainte. Ils sont aussi les héros et démons de nos vies d'aujourd'hui car l'intériorité de l'homme n'a pas changé d'un iota. Ces figures de la Bible, soi-disant *has been*, dépassent au centuple en subtilité les psychologies binaires – bien, mal ; fort, faible – des créatures invincibles mais imaginaires, et évaporées une fois l'écran électronique coupé. Sans compter qu'il y a aussi un monde invisible dans la Bible. Libre à chacun d'y croire mais toute intelligence devra reconnaître que cet univers non visible y est décrit avec une fabuleuse précision.

Ce qui introduit au troisième « r », « ronchon ». En plus d'être rasoir, le religieux serait « ronchon » parce que toujours sérieux, endimanché, coincé, étriqué, de noir vêtu, moraliste par-dessus le marché. Un monde à fuir, assurément, car il étiquetterait les gens. Entendez les « gens *bien* ». Les figures de la Bible racontent au contraire des vies concrètes, en chair et en os, soumises aux lois du plaisir et des passions, au bien comme au mal. À la colère et à la joie la plus intense. Au malheur et au bonheur. La Bible n'est pas ronchon. Elle est un tissu de vies normales et de leçons de vies. Cette sagesse parle à tous.

L'ouvrage propose plutôt une trilogie opposée, celle des trois « r » avec ces trois mots : rare, racine, régal. Oui, ce livre est rare. Les publications de Bible et sur la Bible abondent. Plus savantes les unes que les autres. Plus riches et illustrées

les unes que les autres. Nous sommes ici dans un tout autre registre. Plus impressionniste, moins scolaire, peut-être moins prétentieux ou ambitieux mais différent, qualitatif. Si ce livre avait en effet une prétention, ce serait celle de la qualité. Non la qualité marketing du tout en un. Où vous achetez pour le prix d'un, le tout, sur tout ! Ce projet n'est pas de cet acabit. Sa qualité tient à l'originalité, aux options de ses auteurs pour qui la Bible n'est pas un « objet » d'étude mais une compagne de vie, que l'on peut tenir à distance ou embrasser, mais qui nourrit, le cœur et l'esprit. En cela, ce livre est rare. À sa façon, il est inspiré.

Car ces pages plongent profond. C'est le deuxième « r », celui des « racines ». La Bible et ses personnages ne sont pas des êtres superficiels. Ils sont enracinés. Ils forment l'une des sources d'où monte sans cesse la sève de l'humanité. Ce n'est pas une affaire banale et encore moins bancale. Il y a beaucoup de stabilité et de constance dans ces épopées. Dans un monde en perte de repères, retrouver ces figures bibliques, c'est faire le plein d'une vertu qui manque cruellement dans le monde actuel : l'espérance. Une espérance qui n'est pas illusoire parce qu'elle vient de loin et porte loin.

Enfin, le lecteur va vite s'en rendre compte, cette œuvre est un « régala », dernier mot de la trilogie. Les gourmets culturels y trouveront leur miel. Les chercheurs de Dieu pourront s'y nourrir. Les indifférents seront surpris et pourquoi pas ravis de leurs découvertes. Dans ce monument d'humanité construit selon des règles qui échappent à tous, il y a beaucoup d'étages et de demeures. Personne ne sera déçu en y entrant. Tout le monde y trouvera une place agréable où se poser en toute quiétude, loin de la folie, devenue ordinaire, de l'information massive, continue et intrusive. Il y a paradoxalement dans la Bible et chez ses personnages une étonnante liberté. Elle pourrait être postmoderne. On n'a encore rien inventé de

mieux qu'un récit, une narration, une histoire humaine, pour raconter, captiver, faire rêver, avancer, régaler.

Voilà un petit prologue à cette vaste aventure biblique. Si *Le Figaro* s'est associé aux éditions Tallandier pour accoster un sujet si délicat, c'est que ce grand journal a toujours cru à l'importance des religions dans la société. Il a toujours accordé à ces réalités une place de choix. Le tout dans un esprit d'ouverture et très conscient des enjeux. Or, il apparaît depuis peu que la civilisation judéo-chrétienne, fondée sur cette Bible, se cherche à nouveau. D'où vient-elle ? Quel cap choisir à présent ? Ces questions traversent aussi les familles d'esprit des philosophies des Lumières. Car cette civilisation judéo-chrétienne n'est pas « religieuse » mais elle sait où sont ses racines, très diverses par ailleurs. Elle fait aussi l'expérience des limites du matérialisme, en qui elle a cru comme en une idole.

Mais il y aura toujours dans le texte biblique, qu'il soit juif ou chrétien, et dans les figures qui nourrissent ce grand récit, un gisement de sagesse insoupçonné. Au fil de l'histoire, les hommes n'ont pas été sages avec lui. Ils s'en sont servis pour faire couler le sang. Ce gisement est cependant intact. Il pourrait être de l'or à présent. Car il a aussi le don de faire respirer à plein poumon les hommes comme les sociétés. La Bible est supplément d'âme.

Introduction

Marie-Noëlle Thabut

L'intérêt pour la Bible ne cesse de se confirmer génération après génération : ce texte interpelle toujours dans des univers aussi divers que les différentes confessions juives et chrétiennes, mais aussi dans des quêtes plus sécularisées, littéraires, artistiques, philosophiques ou psychanalytiques. Le grand public pourtant est comme empêché dans son accès naturel au texte : la baisse de la culture religieuse (mais aussi d'une culture générale humaniste où la Bible a toujours tenu une place centrale) en est peut-être la cause. Tel qu'il est proposé dans les éditions classiques, pourvues de notes savantes, il est incompréhensible pour nombre de nos contemporains. Il manque à beaucoup d'entre nous en quelque sorte une première approche. C'est le rôle que jouaient naguère les magnifiques albums « d'histoire sainte » à destination des plus jeunes. Aujourd'hui, c'est pour tout un chacun qu'il faut, avant toute chose, raconter la Bible.

Tel est le parti pris de ce livre : raconter. Nous avons choisi d'évoquer quelques-unes des plus belles figures de cette saga, figures que tout le monde connaît de nom. Mais, au-delà de leurs noms, que savons-nous d'elles ? Ce sont d'illustres inconnus, en somme : comment interpréter l'his-

toire d'Adam et Ève au jardin d'Éden ? Quel statut donner au déluge et à l'arche de Noé ? Que penser de la figure de Moïse en butte aux Égyptiens ? Comment rendre compte de l'historicité de Jésus ? Que dire de Marie-Madeleine sans tomber dans des suppositions romanesques malvenues ? Plus profondément, pourquoi les auteurs bibliques ont-ils voulu nous parler de ces personnages ? Sont-ils historiques ou fictifs ?

Le lecteur est souvent impuissant face à ces redoutables défis, qu'il soit croyant ou incroyant. D'autant que tous les personnages présentés ici n'ont pas bénéficié du même traitement dans la Bible. La vie de certains d'entre eux s'étale sur de nombreux chapitres (c'est le cas de Joseph en Égypte ou du roi Salomon à Jérusalem), d'autres sont évoqués en quelques lignes : Marie-Madeleine par exemple ou même Marie de Nazareth, la mère de Jésus. Pour ces dernières, la piété populaire, parfois légendaire, mais aussi la spiritualité la plus mystique ont pris le relais. Difficile de s'y retrouver.

Il nous a semblé nécessaire de raconter ces histoires pour donner une porte d'entrée la plus accessible possible à ces textes, tout en procurant au lecteur des éléments de contextualisation et de compréhension. Et c'est là que le défi est devenu passionnant ! Comment rendre compte en un livre unique des différentes approches de la Bible : celles des différentes religions (judaïsme, confessions chrétiennes) et celles des différents genres littéraires : historique, philosophique, anthropologique, théologique, spirituel, voire de l'ordre de la prédication ?

La réponse était évidemment celle d'un regard pluriel sur la Bible. Tous les auteurs qui s'expriment ici sont croyants, c'est-à-dire en quête d'une révélation de Dieu. Il y a des juifs et des chrétiens et, parmi les chrétiens, des catholiques et des

réformés. Certains sont investis dans un ministère religieux : rabbin ou rabbine, pasteur ou pasteure, prêtres. D'autres sont laïcs : écrivains, philosophes, historiens. Cette pluralité fait la richesse de la démarche. Elle explique aussi le côté kaléidoscopique revendiqué de l'ouvrage. Certains sont plus conteurs, plus narratifs. D'autres plus symboliques, plus spirituels. Et certains plus spéculatifs, philosophiques ou théologiques. Et cet éclatement rend compte de celui des lecteurs de la Bible, évidemment très variés.

Cette diversité renvoie à celle du texte lui-même. La Bible est composée d'un ensemble de livres dont le statut est très différent : historique, allégorique, poétique... Tout, certainement, n'est pas à prendre au pied de la lettre, et la lecture littérale est bien souvent périlleuse et erronée ! Des récits authentiques côtoient de pures fables. La difficulté étant de faire le juste partage entre les deux : peut-être certains livres, qui ressemblent à des livres d'histoire, ne sont-ils en définitive eux aussi que des fables ?

En prendre conscience est indispensable pour éviter de demander ou faire dire à un texte ou un auteur ce qu'il ne dit pas. D'autant que le texte biblique n'est pas toujours limpide et nos auteurs n'ont pas cherché à le rendre toujours limpide ! C'eût été le trahir que de chercher parfois des interprétations univoques ou stéréotypées.

L'unité du livre est à chercher ailleurs car Dieu est le grand sujet de toute la Bible : il est question de lui à chaque instant. Et tous les personnages bibliques ont cherché à l'atteindre, à le découvrir, mais sans jamais, pour autant, le saisir complètement. Croire comprendre Dieu, c'est se donner l'illusion de le posséder. À vrai dire, il ne faut pas chercher à le saisir mais à se laisser saisir par lui : dès lors, tout s'éclaire.

De fait, ces histoires nous livrent une grande surprise qui est sans doute le message essentiel de la Bible : c'est Dieu qui cherche l'homme avec insistance, qui veut nouer une relation avec lui, qui lui propose une Alliance. Au point qu'on en vient à se demander : Dieu serait-il plus têtue que l'homme ?

Il faut donc essayer de lire sérieusement la Bible, de la comprendre au mieux, avec les éclairages que les grandes traditions religieuses et les apports de l'exégèse moderne peuvent apporter (l'un avec l'autre au demeurant). Mais il serait erroné de penser tout comprendre.

De sérieux problèmes subsistent, par exemple de datation, autant des événements eux-mêmes que des récits qui nous les font connaître. Or, plusieurs siècles les séparent les uns des autres généralement : pour le dire autrement, les récits sont évidemment toujours postérieurs aux événements rapportés. Il faut donc distinguer soigneusement l'époque du récit de celle de l'événement lui-même. Pour prendre un exemple, *L'Annonciation* de Fra Angelico ou *La Cène* de Léonard de Vinci en disent davantage sur l'époque du peintre (architecture des bâtiments, mode vestimentaire) que sur les réalités du temps de Jésus, c'est-à-dire le premier siècle de notre ère. Et, en matière théologique, puisque c'est de cela qu'il s'agit, il est clair que la théologie de l'écrivain façonne son écriture.

Le vocabulaire employé peut, certes, livrer quelques indices sur l'époque de l'écriture, mais ce sera à manier avec précaution. Ainsi, dans l'histoire d'Abraham, il est question nommément du « pays des Philistins » dans lequel le patriarche se serait installé après avoir quitté la chèneaie de Mambré : or, les Philistins ne sont entrés en Canaan qu'au XII^e siècle avant notre ère. Une chose est sûre, par conséquent : le narrateur écrit après le XII^e siècle. Faut-il en déduire qu'Abraham était

contemporain des Philistins ? Alors qu'on suppose habituellement qu'il aurait vécu plusieurs siècles auparavant, au début ou au milieu du deuxième millénaire avant notre ère. Ou bien notre auteur a-t-il commis un anachronisme en citant les Philistins ?

Ici, et en bien d'autres passages, il nous faudra accepter de demeurer dans l'imprécision... en nous disant que la vérité profonde de la Bible est ailleurs.

Car elle nous révèle, et ces vingt figures en rendent compte, l'incroyable palette des sentiments humains. Passée l'étrangeté des formules, on est frappé de la force des images, l'actualité, la vérité, des sentiments exprimés, l'audace des sujets abordés. On y trouve en somme l'éternel humain, où le sublime côtoie le sordide : la rouerie de Jacob face à celle de son beau-père, Laban... C'est le même David qui danse devant l'Arche et qui donne l'ordre de tuer le mari de sa maîtresse... C'est le même Salomon qui rend son célèbre jugement empreint de sagesse et qui aura la tête tournée par ses femmes. Pierre reniera Jésus et mourra en martyr. Ces histoires disent tout de la vie des hommes, de leurs joies, leurs peurs, leurs souffrances, leur mort. De la vie d'un peuple aussi, le peuple d'Israël, mystérieusement choisi par Dieu. On y trouve les aspirations éternelles de l'homme, les fausses pistes et les impasses dans lesquelles il s'enlise, la quête de Dieu, la recherche du sens de l'existence, toutes les fluctuations de l'âme humaine : tantôt assurée et même émerveillée de la présence de son Dieu, tantôt en question, voire en révolte, en supplications. Parfois jusqu'à le trahir et lui préférer les idoles : argent, pouvoir, séduction.

La Bible n'est donc pas un récit propre, loin s'en faut, mais elle rend compte du mélange constant, au cœur de l'homme, du bon grain et de l'ivraie, du bien et du mal.

On peut s'en étonner. Mais c'est le contraire qui serait suspect. Contrairement à ce que pourrait faire croire l'expression « parole de Dieu », ce n'est pas Dieu qui a pris la plume ! Nous ne trouvons pas dans le texte biblique le reflet de Dieu, mais le reflet d'une découverte inspirée par Dieu. « Tu reconnais à la réflexion que ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils », disait Moïse dans le Livre du Deutéronome. Ce sont des hommes qui parlent, qui prient, qui prêchent, qui écrivent. Avec leur humanité et leur limite. Mais dans ces paroles d'hommes, une communauté a reconnu un message inspiré par Dieu pour nous « instruire », selon l'expression de saint Paul dans la lettre aux Romains. Et c'est ce message, cette Révélation, qui a peu à peu forgé l'âme et la foi du peuple d'Israël.

Ce qui compte, c'est la leçon qui s'en dégage : la découverte de l'amour de Dieu pour l'humanité. Un amour qui culmine, pour les chrétiens, dans l'envoi de son fils, Jésus.

Au fil des textes qui vont être lus, le lecteur pourra découvrir que chaque auteur a laissé résonner en lui cette parole, avec sa forme d'intelligence, sa sensibilité, son histoire, ses prismes personnels et son talent propre. On découvrira, entre autres surprises, une Ève féministe, un Moïse aux antipodes du libérateur intrépide que nous imaginions peut-être. On verra un parti pris argumenté de défendre la position d'une et unique Marie-Madeleine, et une interrogation ouverte sur le fait de savoir si Jean est le fils de Zébédée. Vraisemblablement, tous les auteurs n'auraient pas contresigné les textes de leurs camarades d'aventure ! Et que dire des différences de style entre les interrogations poétiques sur Noé, le Jésus historiquement planté, une Marie évoquée dans un style de vibrante prédi-

INTRODUCTION

cation ? Nous avons voulu un livre vivant, et donc assumant une joyeuse polyphonie.

Et nous aimerions que, au bout de cette lecture, chacun ressente le désir d'ouvrir ou rouvrir une Bible pour continuer l'aventure intérieure incomparable que propose ce texte !

ADAM ET ÈVE

Lequel choisirez-vous ?

Floriane Chinsky

L'histoire semble bien connue. Et, comme tous les clichés, elle ne nous satisfait pas.

Histoire 0 : Dieu a créé Adam, puis a pris l'une de ses côtes et en a formé Ève, qui a désobéi à l'ordre du Créateur, a cédé à la tentation présentée par le serpent, mordu dans la pomme interdite, le fruit de la connaissance ou le fruit de la sensualité, avant de la proposer à Adam, qui en a mangé à son tour. Dieu a bientôt eu connaissance du « péché d'Ève » et a puni le premier couple, condamné Adam à travailler dur et Ève à souffrir lors de l'accouchement, puis il les a chassés du paradisiaque jardin d'Éden.

Est-ce ainsi que l'histoire d'Ève et d'Adam vous a été racontée ? Selon cette histoire, la création de l'homme aurait précédé celle de la femme, et la femme serait inférieure car créée à partir d'une petite partie du corps de l'homme. Dieu serait une personnalité punitive, voire sadique, puisqu'il a placé le fruit défendu au centre du Jardin, comme pour entretenir la frustration des humains de ne pouvoir en consommer les fruits. Dieu serait également une personnalité autoritaire et castratrice, interdisant le savoir et l'autonomie, désireuse de

protéger ses privilèges. Le serpent incarnerait le mal. La femme symboliserait l'incapacité à résister à la tentation (proposée par le serpent), ainsi que le vecteur de la tentation (vis-à-vis de l'homme). L'être humain n'aurait pas été créé pour accéder à la connaissance, mais pour être soumis. La sexualité serait une chose mauvaise. Le travail de la terre comme le travail de l'accouchement seraient des malédictions intangibles voulues par Dieu. Le programme aurait été de rester tranquillement dans un paradis parfait, mais la faiblesse de la femme, selon cette histoire, aurait plongé l'humanité dans les ténèbres.

Ce tableau est sinistre. Mais la Bible en est-elle réellement responsable ? D'où viennent les conceptions présentes dans ce récit ? Ont-elles précédé le récit et contribué à le forger ? Sont-elles au contraire nées du texte biblique ? Dans ce cas, la Bible, le Livre des livres, la « pensée judéo-chrétienne », serait l'instigatrice de cette vision profondément antihumaniste et antiféministe du mythe de la Création. Soutenir cela, c'est associer l'approche biblique à des approches réactionnaires. La question est posée : la Bible est-elle effectivement misogyne et rétrograde ?

La pensée des Lumières considère l'être humain comme souverain et non pas soumis à un dieu extérieur. L'objectif de l'humanité est de comprendre le monde, et non pas de rester des marionnettes manipulées ou des prisonniers de luxe dans une cage dorée. Nous essayons de promouvoir un rapport d'égalité entre les hommes et les femmes. La sexualité cherche à s'affranchir d'anciens tabous.

Ainsi, l'histoire telle que je l'ai racontée en quelques lignes est insupportable pour la pensée moderne, et nous adhérons aux propos de Jean Ferrat lorsqu'il chante :

« Le poète a toujours raison
Qui détruit l'ancienne oraison

L'image d'Ève et de la pomme
Face aux vieilles malédictions
Je déclare avec Aragon
La femme est l'avenir de l'homme. »

La Bible, la « religion », est-elle effectivement l'ennemie du « poète » ? Est-il envisageable que le sage, aux côtés du poète, puisse trouver dans la Bible un appui à une vision différente ? Quel est le récit de nos origines et quelles réflexions ce récit peut-il susciter ? Écrit en hébreu, dépourvu de voyelles, de ponctuation, il est un objet posant des énigmes aux multiples réponses, notre choix reflète qui nous sommes. Les irrégularités graphiques, lexicales ou grammaticales nous disent *Darchéni !*, « Commente-moi ! ». Menons donc l'enquête, essayons de reprendre le récit tel qu'il est écrit et confrontons-le à la vision simpliste que nous avons présentée. Ouvrons la Bible, directement dans le texte hébraïque. Elle commence par ces mots :

« Au commencement,
Il a créé
Forces (Dieu)
les cieux
et la terre. » (Gn 1, 1)¹

Des mots en hébreu, difficilement traduisibles, non vocalisés, non ponctués. Quand bien même la Bible dirait la Vérité,

1. Mon choix de traduction est très littéral, compte tenu de l'objectif de cet article. Pour plus de détails, voir mon site : <http://rabbinchinsky.fr/2018/04/23/adam-eve-complements/>. La traduction « du Rabinat », du Grand Rabbin Zadoc Kahn en 1899, peut être trouvée sur le site www.sefarim.fr, accompagnée du texte hébreu et du commentaire de Rachi. Différentes traductions de l'Ancien Testament sont accessibles sur la page : <https://lire.la-bible.net/les-traductions>.

elle serait bien difficile à décrypter. Nous sommes pourtant certains d'une chose, la Bible ne commence pas par : « Tout ceci est la vérité, reflétant une réalité historique unique que vous avez le devoir de croire, dans son sens littéral. » Nous allons constater que, loin d'appuyer les idées reçues, le récit de la Genèse nous redistribue les cartes conceptuelles du sens de notre existence. Elle entame directement son récit par une parole symbolique : *Berechit*. Au commencement. Il était une fois, la première de toutes les fois.

Comment concevoir ce commencement, qui est au cœur de notre relation à la vie même, à ce que nous sommes, à notre humanité ? À travers son récit allusif, contradictoire, elliptique, elle nous demande : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous être ? » Nous parlons donc d'un « livre dont vous êtes le héros », dont le récit de la création du monde, et surtout celui de l'Adam¹, le premier être humain, est emblématique.

Premier récit :
l'Adam est parfait (Gn 1, 1-3)

L'idée d'Adam est introduite dans la Bible sur le mode du dialogue. Le Créateur se parle à lui-même : « Faisons l'Adam à notre image » (Gn 1, 26). Cette phrase répond à une question restée silencieuse : « Comment ferons-nous l'Adam ? » Dieu ne le savait-il pas ? N'était-il pas certain de la meilleure façon de procéder ? Cette image est différente de celle d'un Dieu autoritaire représenté à d'autres occasions. Dans la même perspective, le texte souligne la similarité entre Dieu et l'Adam, « créé à son image ». Adam est donc « comme Dieu »

1. Dans ces passages, « Adam » est utilisé comme un nom commun en hébreu, et donc accompagné d'un article. Il peut signifier « l'humanité ».

dès sa création, et pourvu de la capacité de s'interroger, de se concerter et de créer. La pluralité de Dieu répond au pluriel intérieur de l'Adam, le « Créons l'Adam à notre image » renvoie à « Forces¹ créa l'Adam à son image, à l'image des Forces il le créa, masculin et féminin il *les* créa » (Gn 1, 27). La personnalité complexe du Créateur fait écho à la nature mixte de sa créature. Le projet confié à l'Adam lui-même est complexe, Dieu lui demande :

« Produisez des fruits et multipliez-vous, remplissez la terre, partez à sa conquête, soyez les guides des poissons de la mer et de l'oiseau du ciel... » (Gn 1, 28)

Le rapport de l'Adam avec le monde, sa nature propre, et les animaux, est donc une relation d'aventure et de conquête. Pourquoi, dans ce cas, l'Adam devrait-il s'abstenir de la connaissance, s'écarter du fruit « défendu » ? Justement, dans ce récit, le fruit n'est pas interdit, l'autorisation de consommation est générale :

« De tous les fruits du Jardin, tu mangeras. » (Gn 1, 29)

La suite de l'histoire clôt le récit de la Création par la « cessation » de Dieu, son « repos », son retrait de la scène. En rentrant dans son « chabbat », il intronise l'Adam dans sa responsabilité créatrice :

« Et furent totalement créés les cieus et la terre et tous leurs accessoires, et il finit les Forces, les travaux qu'Il avait faits, et Il s'empêcha, dans la septième période, de tous les travaux qu'il avait faits, et il bénit la septième période et il le déclara "distinct",

1. *Elohim*, qui est souvent traduit par « Dieu », est mieux rendu par le mot « Forces ».

car en ce temps il s'était arrêté de tous les travaux qu'il avait créés, *pour faire*. » (Gn 2, 1)

Dieu s'étant écarté à partir de la septième période de tout acte de création, le *pour faire* se rapporte à l'action future du Adam. L'humanité entre à ce moment dans une phase de réalisation, dont Dieu vient de se retirer.

Cette confiance est également une interpellation : « Serez-vous à la hauteur de la tâche ? », « Saurez-vous faire bon usage de cette liberté ? ». Cette question se trouve cachée dans une toute petite lettre hébraïque, le *hé*, ה, qui se faufile dans le texte. Chaque étape de la création se termine par « première période (ou jour) », « deuxième période », etc. Mais lorsque vient la sixième étape, les termes attendus *yom shishi* se transforment en *yom haschisch* (Gn 1, 31), l'expression « sixième période » se transforme en « y aura-t-il un sixième jour ? ». Grammaticalement, ce *hé* introduit une notion de question ou de condition. Le jour de la réelle création de l'Adam aura-t-il réellement lieu ? Comme le disait Edmond Fleg, « je suis juif parce que, pour Israël, l'Homme n'est pas créé, les hommes le créent¹ », le travail de création reste à faire, nous avons encore un long chemin à parcourir pour que l'Humanité soit réellement empreinte d'humanité².

Le premier chapitre de la Genèse nous raconte donc une histoire bien différente du pseudo-récit trop répandu. Restons le récit de la façon suivante.

Histoire 1 : Dieu a créé le monde, puis il a décidé de créer un Adam à son image qui pourrait exprimer son potentiel dans ce monde, il créa alors cet Adam avec une identité mas-

1. Edmond Fleg, *Pourquoi je suis juif*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

2. Précisons qu'il n'est pas question de transhumanisme ici, mais d'une réelle réalisation humaniste encore à accomplir.

culine et féminine à la fois, leur transmet la puissance en leur souhaitant de partir à la conquête de la nature, leur donna tous les végétaux du Jardin pour leur consommation, ainsi que la liberté de se développer. Dieu constata que c'était très bien ainsi et se retira. L'humanité réussira-t-elle à s'approprier cette délégation de pouvoir ?

Dans ce récit, l'Adam est une réplique de Dieu, ses composantes féminines et masculines sont égales, le monde entier lui est confié. Le premier chapitre de la Genèse tel qu'il a été défini par la tradition chrétienne s'arrête là, et avec elle la première lecture de la première *paracha*¹ de la Genèse selon la tradition juive.

Deuxième récit : l'Adam est seul (Gn 2, 4-19)

On pourrait croire que le récit de la Création est terminé, alors qu'en réalité il recommence à travers une deuxième version, très différente de la première. La présence même d'une variante rend impossible une lecture simplifiée de la Bible, elle nous oblige à réfléchir et à choisir, à rejeter une vision totalitaire. Nous ne pouvons échapper à notre responsabilité de lecteur, et la question se pose : quel récit choisirons-nous ? Quels éléments de chaque récit retiendrons-nous ?

Ainsi commence l'histoire :

« Voici les causalités des cieux et de la terre dans leur *création* (*abrahamisation*). » (Gn 2, 3)

Cette introduction nous projette dans une perspective où les actes entraînent d'autres actes, des causalités-engendrements,

1. Mot hébreu qui désigne une section de lecture dans la liturgie synagogale.

une chaîne de conséquences qu'il nous appartient d'entretenir ou de briser.

Le mot *Bé^hibaram*, « dans leur création », est écrit d'une façon particulière : la lettre *hé* y est calligraphiée en petit dans les rouleaux de la Torah. Les lettres du mot *Bé^hibaram*, recomposées, forment le nom d'Abraham, le premier des patriarches. Que peut signifier cette référence à la suite de l'histoire biblique au moment de la création du premier humain ? Abraham, fondateur de l'idée d'un Dieu unique et père commun aux trois grandes religions monothéistes, est l'homme qui poursuit le chemin de son père (Gn 11, 31) mais également l'homme de la rupture et de l'ouverture à l'inconnu (Gn 12, 1). Il change de nom, de Avram il devient *Avraham* (Gn 17, 5), et restitue à Sarah son nom entier en abandonnant le diminutif *Sarai* (Gn 17, 15). Là encore, c'est la lettre *hé* qui fait la différence, comme une lettre de la conscience, de la conscience de la complexité du monde, du bien, du mal, et de leur étroite intrication dans nos vies. Poétiquement, je me dis que le *hé* pourrait presque être le fruit de l'arbre interdit... Le *hé* réduit du mot *bé^hibaram* dans un contexte d'engendrement et de succession des générations nous ouvre à la parenté symbolique entre Adam et Abraham-Sarah. Dès le premier récit, Adam a pour mission de grandir en nombre, en sagesse, et partir à la conquête du monde. Abraham et Sarah seront les continuateurs de ce projet, et renforcent encore l'idée qu'Adam en est déjà pleinement investi.

Si les deux récits coïncident à ce sujet, ils nous décrivent pourtant des réalités bien différentes. L'Adam est cette fois créé « poussière de la terre », dans laquelle Dieu insuffle le « souffle de la vie ». La dualité de cet Adam ne se joue plus sur le mode féminin-masculin. La polarité matière inerte-vie, la double origine terrien-divin (Gn 2, 7) est cette fois au cœur de sa nature. La polarité est différente, mais l'Adam est dans les deux cas un être composite.